Bulletin Hispanique

Julián Marías, *Philosophes espagnols de notre temps.*

Joseph Moreau

Citer ce document / Cite this document :

Moreau Joseph. Julián Marías, *Philosophes espagnols de notre temps.* . In: Bulletin Hispanique, tome 56, n°3, 1954. pp. 335-337;

https://www.persee.fr/doc/hispa_0007-4640_1954_num_56_3_3403_t1_0335_0000_2

Fichier pdf généré le 30/11/2018

côté de l'élément espagnol, on ne peut négliger complètement l'élément portugais, qui commence à compter — modestement, à vrai dire — aux environs de 1885 : il s'agit surtout de gens de Madère, qui s'intéressent à l'exportation du maïs vers leur île natale. Colonie stable et relativement aisée, dont les descendants habitent encore Casablanca — bien différente de ces « petits Portugais », pêcheurs et maçons, dont l'immigration s'amorçait alors seulement vers Tanger et Larache. D'une impression parfois négligée, la suggestive enquête de MM. Miège et Hugues se lit avec intérêt. Elle apportera certainement beaucoup d'informations utiles aux chercheurs qui voudront entreprendre l'histoire de l'émigration espagnole en Afrique du Nord que nous appelons tous de nos vœux.

R. RICARD.

Julián Marías, *Philosophes espagnols de notre temps.* Paris, Aubier, 1954 ; 1 vol. in-12, 212 p.

M. Julián Marías, disciple et collaborateur d'Ortega y Gasset, qui a fondé avec lui, en 1948, l' « Instituto de Humanidades » de Madrid, nous offre dans ce volume, extraites de son œuvre déjà imposante, « quelques études sur quatre penseurs espagnols de notre siècle : Unamuno, Ortega, Morente, Zubiri... Ces quatre noms, ajoute-t-il, expriment l'essentiel de ce que la philosophie a produit en Espagne à notre époque, après trois siècles d'absence quasi totale ». Si l'on met à part Unamuno, dont le rôle fut celui d'un précurseur, qui a créé un climat intellectuel, qui a anticipé, à l'époque du scientisme, l'inquiétude philosophique des générations ultérieures, ces penseurs « ont constitué cette réalité que l'on nomme une *école philosophique* », à laquelle se rattache l'auteur, et par laquelle, il nous l'affirme, « il y aura en Espagne... une philosophie » (p. 5).

La première de ces études : *Génie et figure de Miguel de Unamuno*, situe dans son milieu historique l'illustre écrivain de Salamanque, met en lumière sa prétention d'originalité et son ambition d'immortalité, qui le pousse à s'exprimer dans les genres les plus divers : essai, roman, théâtre, poésie. Au point de vue philosophique, Unamuno porte la marque de son époque en ce qu'il admet une opposition irréductible entre la raison et la vie, entre le sentiment et la connaissance ; mais il se refuse à sacrifier l'un à l'autre de ces termes ; il repousse les négations de l'intellectualisme scientiste ; c'est de l'antagonisme de ces deux termes, de la tension qui les oppose, que résulte la vie de l'intelligence, qui est lutte perpétuelle, incessante « agonie ».

De là, chez Unamuno, une indécision doctrinale que lui reproche vigoureusement Ortega. Celui-ci a formé et réalisé le projet de « créer une philosophie espagnole », non pas isolée, certes, du mouvement philosophique européen, mais apportant dans le concert universel sa note originale. « Nous cherchons, écrivait-il en 1910, l'interprétation espagnole du monde » (p. 69). Il n'a pas voulu seulement être, comme il l'aurait pu, « un artisan espagnol de la philosophie..., de celle que l'on édifiait dans le monde » ; il a voulu faire participer l'Espagne à la vie philosophique contemporaine ; aussi a-t-il dû, en même temps qu'il élaborait une doctrine philosophique, créer à la philosophie un public. De là la forme de son œuvre, composée surtout

Persée creative commons

d'écrits de circonstance, voire d'articles de journaux, dont le contenu, directement accessible, n'en laissait pas moins transparaître en filigrane les principes généraux de la doctrine qui leur sert de base. C'est cette doctrine, qui n'a pas encore été exposée sous une forme systématique, que M. Julián Marías s'applique à nous faire connaître dans ses grandes lignes en une seconde série d'études réunies sous le titre : *Ortega et l'idée de la raison vitale.*

« La métaphysique d'Ortega » (ainsi s'intitule la plus importante de ces études) a, nous dit M. Marías, « la valeur d'une innovation radicale » (p. 77). « Sa découverte essentielle est celle d'une idée neuve de la réalité » (p. 78), « dépassant à la fois le réalisme et l'idéalisme ». « La réalité radicale est notre vie » (p. 82) ; la vie, ou plus exactement ma vie, est la donnée première, « antérieure à toutes les choses et à moi-même » ; c'est en elle seulement que se distinguent le *moi* et les choses. Mais la vie ne m'est pas seulement donnée ; « elle m'est donnée comme tâche » ; elle m'impose sans cesse des choix. Vivre, c'est dans une situation, des circonstances données, s'efforcer de réaliser un projet, choisir entre des possibilités diverses. Ainsi, l'homme n'est point une chose ; il est un sujet « *nécessairement libre* », à qui il appartient à chaque instant de faire sa vie, et qui en est responsable (p. 86).

Ce dernier trait suffit, à notre avis, à distinguer la philosophie d'Ortega des formes triviales de l'existentialisme ; et dans un appendice intitulé : *La genèse de la raison vitale*, M. Marías souligne l'originalité d'Ortega en montrant l'antériorité de ses thèses essentielles (sa conception de la vie comme réalité radicale et son interprétation de la vérité comme *dévoilement*) aux publications de Heidegger, qui ont réalisé la diffusion de pareilles vues. Mais, outre une conception originale de la réalité, dépassant le réalisme et l'idéalisme, la philosophie d'Ortega apporte une méthode qui prétend surmonter l'opposition, habituelle encore au début de ce siècle, entre la raison et la vie. « Comme si la raison, écrit-il, n'était pas une fonction vitale et spontanée de la même lignée que le voir ou le toucher ! » (p. 89.) Ou comme si vivre n'était user de sa raison pour se conduire ! « *Vivre, c'est n'avoir d'autre recours que de raisonner devant l'inexorable circonstance* » (p. 94). La raison est donc un instrument vital ; toute action humaine est une action raisonnée : elle s'oriente suivant un projet, en tenant compte des circonstances ; elle a une causalité et une finalité, un *parce que* et un *pour que*. Et comme la vie humaine est la réalité radicale dans laquelle se constituent les faits de l'histoire, il s'ensuit que l'histoire entière (dont ma circonstance, la situation dans laquelle j'ai à vivre, est un moment particulier) est explicable comme produit de la *raison vitale*, qui dans cette fonction explicative reçoit le nom de *raison historique*. Telle nous paraît être la signification de cette notion centrale, que M. Marías s'attache à illustrer et à éclaircir, notamment par l'analyse d'un curieux essai d'Ortega, écrit pour servir de prologue à un ouvrage sur la chasse (p. 145-168). Il nous semble que cette théorie de la raison vitale n'est pas sans affinité avec le pragmatisme d'une part, l'historisme d'autre part ; si elle s'élève au-dessus de l'un et de l'autre, c'est, à notre avis, dans la mesure où on peut la relier à la notion kantienne de la *raison pratique*.

Il n'est guère douteux que le projet d'Ortega : créer une philosophie espagnole actuelle, retentit dans le contenu même de sa doctrine ; ainsi s'ex-

plique notamment l'importance qu'il attache, dans sa conception de la vérité, à la perspective historique. Mais on imaginerait difficilement une attitude plus opposée à celle d'Unamuno, épris d'éternité, s'efforçant de saisir, sous les vicissitudes historiques et au plus profond de l'actualité même, ce qu'il appelle l'*intra-histoire* ou la « tradition éternelle ».

Deux autres figures nous sont présentées dans ce livre : celle de Manuel García Morente, dont l'activité philosophique s'exerça surtout dans l'enseignement ; il fut doyen de la Faculté de philosophie et lettres de Madrid, puis reçut l'ordination sacerdotale en 1940. Quant à Xavier Zubiri, dont les essais sont réunis sous le titre : *Naturaleza, Historia, Dios*, M. Marías met en lui « la plus grande espérance qu'il existe un jour dans notre monde quelque chose qui mérite en pleine rigueur le nom illustre et problématique de *philosophie chrétienne* » (p. 193).

Ce livre, qui s'adresse particulièrement au public philosophique de langue française, lui révélera l'intérêt et la vitalité du mouvement philosophique dans l'Espagne contemporaine ; l'auteur lui-même étant l'un des artisans les plus actifs de ce mouvement, son livre n'a pas seulement une valeur d'information : il a l'originalité d'un témoignage.

J. MOREAU.

Hans Krahe, *Lingüística indoeuropea*, traducción de **Justo Vicuña Suberviola** (Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Instituto « Antonio de Nebrija », Manuales y anejos de « Emerita » IX). Madrid, 1953 ; 167 p.

Ce livre, fort bien présenté sous un grand format, est la traduction d'un ouvrage en allemand de la collection Göschen (n° 59, 2e éd., 1948, 134 p.), *Indogermanische Sprachwissenschaft*, de M. Hans Krahe, professeur à l'Université de Heidelberg, auteur de travaux sur diverses langues indo-européennes et connu notamment comme un spécialiste éminent des questions illyriennes. La traduction, tout en étant fidèle, est d'une lecture aisée. On doit louer aussi M. Justo Vicuña Suberviola du souci qu'il a eu de ne former de mots nouveaux que lorsque c'était absolument nécessaire, de justifier ceux qu'il emploie et de signaler à plusieurs reprises les termes techniques allemands, anglais et français qui correspondent aux termes espagnols en se référant au *Lexique de terminologie linguistique* de M. Marouzeau. Les notes que le traducteur a ajoutées seront, ainsi que ses *Advertencias*, fort appréciées des lecteurs, dont nous souhaitons qu'ils soient nombreux. M. Justo Vicuña Suberviola a traduit ce livre « en pensant aux étudiants de philologie ». « Mais, ajoute-t-il, il s'adresse, en outre, à tout lecteur qui, moyennant une préparation élémentaire préalable, veut acquérir une connaissance sommaire des faits fondamentaux de l'idiome « indo-européen « commun », ainsi que des méthodes de la linguistique indo-européenne. » Ce livre pourra être utilisé également par les Français qui connaissent l'espagnol, mais non l'allemand.

Nous n'avons pas à rendre compte de l'ouvrage de M. Krahe, à discuter tel ou tel point de détail. Disons seulement qu'il donne une idée juste et claire de l'indo-européen tel qu'on le concevait avant que le hittite eût été